Laurent Terzieff, *Cahiers de vie*

Michel Corvin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/898>

DOI : 10.4000/doublejeu.898

ISSN : 2610-072X

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 179-180

ISBN : 978-2-84133-424-7

ISSN : 1762-0597

Référence électronique

Michel Corvin, « Laurent Terzieff, *Cahiers de vie* », *Double jeu* [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 29 juin 2018, consulté le 27 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/898> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/doublejeu.898>

Double Jeu est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

COMPTES RENDUS

Laurent Terzieff, *Cahiers de vie*, Paris, Gallimard, 2011.

Ceux qui ont vu jouer Laurent Terzieff gardent de lui le souvenir d'une voix parfaitement timbrée aux harmoniques profonds, émanant d'un visage émacié mangé par un regard intense. On se dit qu'il a brûlé sa vie au service du théâtre. C'est vrai, mais la réalité, telle qu'elle apparaît dans ses *Cahiers de vie* est plus complexe. Dans le montage habile de ses textes intimes réalisé par Danièle Sastre, deux textes sont donnés en « prologue ». Ils révèlent la souffrance et les contradictions profondes qui l'ont habité, sa vie durant : « Fâché avec l'existence, j'ai beaucoup de mal à m'accepter, à accepter le monde dans lequel il me semble avoir été jeté sans que je le désire » (p. 19). Désespoir alors et aigreur ? Nullement, car, immédiatement, est lancé le contre-feu : « Ce qui nous sauve c'est l'âme, le moi profond de l'être [...] qui est cette conscience de ce qu'on est au-delà des fluctuations du temps » (*ibid.*). Et ce qu'il est, Laurent Terzieff l'a trouvé dans sa « recherche d'un théâtre qui refuse à la fois l'imposture intellectuelle et la facilité » (*ibid.*).

Ligne de crête difficile à tenir : elle éclaire ce qui, de lui, demeure et résiste à l'usure du temps. Acteur dans *Tête d'or* comme dans *La danse du Sergent Musgrave* (je parle de ce que j'ai vu), c'était l'éblouissement, mais d'un soleil noir ; le jaillissement d'une force irradiante, mystérieuse, inquiétante, insaisissable. Il se définissait lui-même comme « un comédien lyrique » et il possédait un vibrato unique mais, pour moi, ce qui le distinguait, c'était sa qualité de retenue, sa réserve de puissance intérieure sensible à travers une très grande économie de moyens. Réussissant à faire la jonction entre l'héritage de Copeau et celui d'Artaud, il avait besoin de « jouer des personnages assez forts, si ce n'est même paroxystiques » (p. 102) en lesquels il s'incarnait totalement (« l'être que j'incarne désormais, je le suis devenu, corps et âme », *ibid.*), tout en gardant (inconsciemment peut-être) une distance qui situait ses personnages au-delà de ce qu'ils montraient. Il appartenait à cette génération

d'artistes des années 1950, formés (mais non formatés) plus ou moins sur le tas (les Serreau, Polieri, Blin, Martin, Chauffard, Cuvelier...) pour qui le théâtre était une aventure où ils s'engageaient à corps perdu en y transfusant le meilleur de leur personnalité, sans chercher à la masquer ou à « l'enrichir » par des trucs de métier. Acteur de cinéma, Terzieff se caractérisait plutôt par une présence immédiate et forte, aussi bien comme « adolescent frondeur » (Christian Schiaretti) dans *Les tricheurs* de Marcel Carné que comme adulte imposant d'emblée la silhouette d'un être authentique conscient de ses responsabilités (dans les films de Claude Autant-Lara).

Comme metteur en scène, Terzieff fut le découvreur d'un grand nombre d'auteurs, américains et britanniques surtout, qui, dans les années 1960 et au-delà, ont ouvert le domaine du théâtre d'avant-garde à une humanité plus quotidienne, plus soucieuse d'explorer ses états d'âme que de se poser des questions métaphysiques ou des problèmes formels. Qu'on se souvienne des Albee, Saunders, Schisgal, Andréev, Mrozek et des Hare, Friel, Harwood et Asmussen qu'il a été un des premiers, sinon le premier, à acclimater en France. Peu, très peu d'auteurs français dans la théâtrographie du metteur en scène comme dans celle du comédien. Comme si Laurent Terzieff n'avait trouvé qu'à l'extérieur des frontières ce théâtre de l'âme et de la poésie profonde qu'il a toute sa vie ambitionné de servir : « Le théâtre qui n'est pas poétique ne sera jamais du théâtre », a-t-il écrit. Poésie qui naît, non des images et des jolieses du style, mais de la musique et du rythme des mots. Porté vers une philosophie morale, Terzieff se place, pour ce qui est de l'esthétique dramatique, dans l'entre-deux d'une écriture réflexive tendue (à la Milosz) et d'un appel à l'absolu poétique (à la Rilke).

Apparemment loup solitaire, Terzieff a beau avoir été reconnu et distingué, très tôt, par de nombreux prix, il s'est toujours placé, jaloux de son indépendance, dans les marges de l'institution, travaillant au coup par coup, le plus souvent dans les théâtres privés, avec quelques fidèles dont Pascale de Boysson, sa compagne. Pour autant, nullement enfermé dans sa tour d'ivoire, puisqu'il donna sa signature, avec les conséquences professionnelles qu'elle entraîna, au Manifeste des 121 contre la guerre d'Algérie. Car Terzieff croyait à la valeur sacrée du théâtre et à son pouvoir de conviction émotionnelle, aussi bien qu'il s'imposait par sa « tenue » et son intégrité. « Il faut être libre pour être à l'écoute du monde », a-t-il écrit (p. 254). Magnifique ambition, pour un homme comme pour un artiste.